

24 images

24 iMAGES

Un cinéma en liberté *Journal intime* de Nanni Moretti

Gilles Marsolais

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1994). Review of [Un cinéma en liberté / *Journal intime* de Nanni Moretti]. *24 images*, (73-74), 37–41.

Un cinéma en liberté

PAR GILLES MARSOLAIS

Depuis *Palombella Rossa* (1989) on attendait avec impatience le prochain film de l'enfant terrible du cinéma italien. On sait que Nanni Moretti ne craint pas de se mettre lui-même en scène pour nous restituer non sans ironie une certaine idée de la société italienne, comme pour inciter à un changement de cap avant que le navire ne dérive tout à fait. Dans *Journal intime*, son septième long métrage, avec élégance et légèreté, il pousse le culot jusqu'à endosser trois rôles, acteur, réalisateur et scénariste... de son propre journal intime, et à présenter le tout au public comme si cela allait de soi. Et il gagne son pari haut la main, même s'il s'agit en apparence¹ d'un petit film intimiste qui présente toutes les caractéristiques de la fragilité: de fait, cet opus avec un seul acteur, qui tourne le dos au spectaculaire, en met «plein la vue» au spectateur qui consent avec Moretti, à la fois individu et personnage, à voir d'un regard renouvelé le spectacle banal du quotidien.

Moretti a l'habitude de filmer, souvent, où qu'il se trouve, sans but précis, pour le simple plaisir d'emmagasiner des images comme d'autres jettent sur papier ce qui leur passe par la tête. Il s'adonne donc régulièrement à ce genre d'exercice qui s'alimente aussi bien du spectacle de la vie que de ses pulsions intimes. Certes, l'idée du journal intime au cinéma n'est pas neuve, mais on retrouve chez lui, particulièrement ici, cette préoccupation constante, et déterminante, à vouloir relier le privé et le public, les images de l'intimité et celles du corps social, à élargir la vision sans verser jamais dans la lourdeur démonstrative: comme il décoche ses dards empoisonnés avec grâce, le trait n'en est que plus incisif.



Nanni Moretti sur le tournage.

Un triptyque cohérent

Divisé en trois volets dont la cohésion s'impose après coup, *Journal intime* débute par une visite de Rome en plein mois d'août. Sur son scooter dans la capitale désertée de ses habitants, même s'il n'a pas les cheveux au vent (il appartient à la génération «casquée»), Moretti vit un moment d'intense liberté qui s'exprime jusque dans le climat de liberté narrative soutenue par la musique de Khaled. Incidemment, la caméra est ici plus mobile que dans ses films précédents, et ce mouvement est inauguré par de longs travellings d'accompagnement sur la Vespa. Chemin faisant, il redécouvre la beauté de l'architecture et la dimension humaine de certains immeubles d'habitation qui avaient fini par échapper au regard blasé du citadin. De simples travellings ou panoramiques sur ces édifices tout en courbes, aux balcons généreux, sans commentaire directif, s'avèrent soudainement riches de signification. En lieu et place d'un lourd commentaire, Moretti nous livre ses réflexions intimes: il

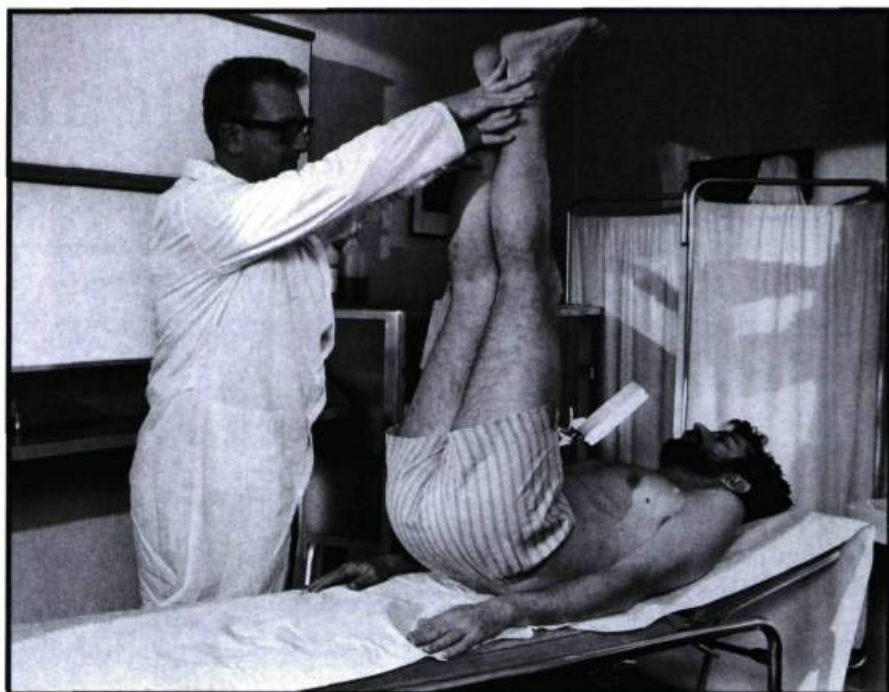
avoue se servir du cinéma comme prétexte pour voir l'intérieur des maisons (quitte à inventer les scénarios les plus loufoques) et on sent chez lui la nostalgie de la Rome des années 60; il avoue aussi ne pas se sentir solidaire de sa génération, de sa morosité complaisante, d'où son envie d'aller vers les autres, notamment en visitant divers quartiers de la ville.

Le deuxième volet nous entraîne dans les îles éoliennes, dans cinq d'entre elles où Moretti espère trouver le calme propice à la création. Mais, c'est peine perdue, les maux de la société y font déjà leurs ravages, provoquant l'exaspération plutôt que de stimuler l'inspiration: trafic dense et dément à Lipari, avec ses klaxonistes impénitents que Moretti foudroie du regard, course au profit à Stromboli incarnée par un maire mégalo-mane, île de Panarea envahie par les snobs qui préparent un «hommage au mauvais goût», etc. Ce volet est le plus «fictionnel» des trois et il est pourtant celui où Moretti semble le plus à l'écoute des autres.

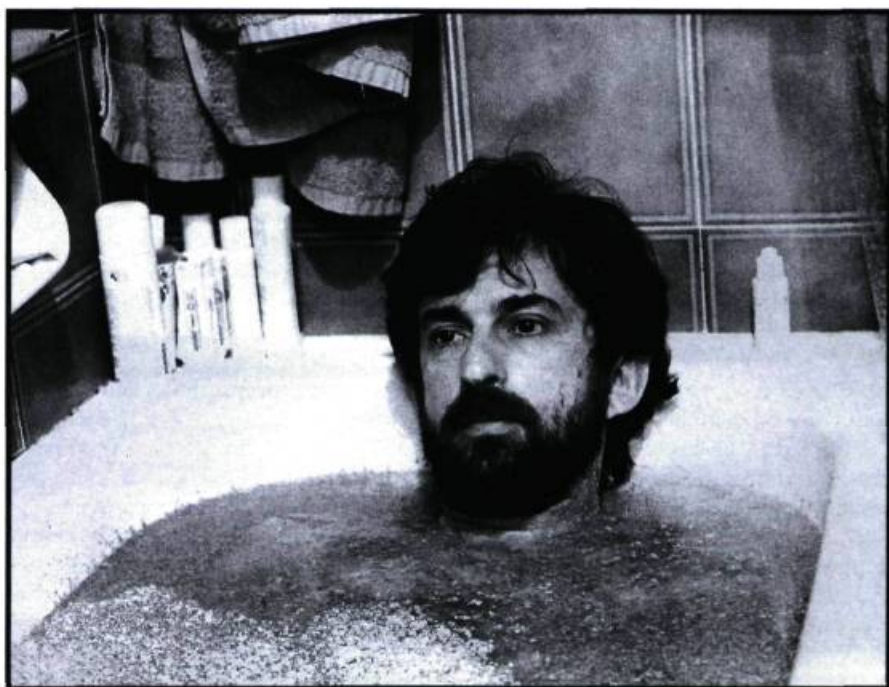
À Lipari, il récupère son copain Gerardo (Renato Carpentieri), l'intellectuel qui a passé le plus clair de sa vie à plancher sur l'*Ulysse* de James Joyce et qui, tout en feignant mépriser la télévision, craque littéralement pour un «soap» américain cucul. On n'oubliera pas de sitôt l'attitude délirante de cet intellectuel «accroché» au hublot fluorescent et dont la névrose rejaillit à Stromboli au point de harceler des touristes américains pour en savoir plus sur le destin des personnages, et qui provoquera sa fuite éperdue de l'île d'Alicudi. Sans route ni automobile, cette dernière représente un havre de paix, mais elle a tôt fait de l'épouvanter par son calme détonnant, privée qu'elle est d'électricité, d'ascenseur et de... télévision! Par contre, si Moretti sent, pour sa part, qu'il pourrait y être heureux, elle offre la particularité d'être peuplée de gens qui vivent seuls, isolés les uns des autres, en complète autarcie. Belle occasion pour lui de s'en prendre à l'égoïsme et à «l'insularité» des Italiens, et partant à leur «rire gras», satisfait.

Le troisième volet va plus loin dans l'idée du journal intime puisqu'il évoque les problèmes de santé qu'a connus Moretti au cours de ces dernières années qui lui ont fait craindre le pire. Belle occasion là aussi pour observer le milieu médical et hospitalier, avec ses diagnostics erronés, ses médicaments inutiles et son cortège de médecins doux, des plus sensées au plus farfelues: un pur délice. Si Moretti a choisi d'être plus gentil, le trait n'en demeure pas moins incisif sous la drôlerie.

L'adresse à son journal reprend ici, comme au début du film, d'autant qu'il est dit que dans ce volet «Rien n'est inventé». En effet, Moretti ne s'adresse pas à un spectateur éventuel, mais à lui-même, à son «Cher journal», sans que celui-là ne se sente exclu pour autant. Cela est dû à un phénomène d'identification qui se produit lors



«Moretti, à la fois individu et personnage...»



de la balade inaugurale en scooter, au cours de laquelle le spectateur, selon le vœu de Moretti, est convié à s'asseoir sur la selle de la Vespa derrière lui, rapidement conquis par ce sentiment de liberté et par l'évidente sincérité du cinéaste. Certes, le matériau premier est par moments de l'ordre du do-

documentaire qui restitue des images de l'état des lieux, mais le mode de narration qui donne au film son charme associe volontiers le rêve à la réalité (voir la séquence avec Jennifer Beals), comme il associe la vie et le cinéma (la séquence consacrée à Pasolini).



«Un film qui relie les images de l'intimité et du corps social.»

Si Moretti écorche au passage une certaine critique et le cinéma italien, qu'il estime être constitué de films narratifs traditionnels bien figolés ou de films seigneuriaux qui cultivent la mauvaise conscience, l'espace accordé à Pasolini vaut qu'on s'y arrête. Par désœuvrement, Moretti s'enferme dans l'une des rares salles de cinéma ouverte, puis s'ennuie soudain de Pasolini. Survient alors cette séquence constituée de longs travellings sur la plage d'Ostie, émouvante dans sa simplicité même: cette envie soudaine pousse Moretti à retrouver l'endroit exact où Pasolini fut assassiné il y a plusieurs années. Un endroit désolé, inhospitalier, jalonné de benches à ordures, parcouru aller-retour par Moretti sur son scooter, vu de loin, sur une musique de Keith Jarrett, *The Köln Concert*, identifiant toute une génération. (Incidentement, tout au long du film, les pièces musicales apparaissent comme des «bouffées de mémoire collective».) Ça dure le temps qu'il faut jusqu'à ce que la musique s'arrête provisoirement sur une stèle dévastée, rouillée, abandonnée parmi les ronces derrière un grillage de barbelés: c'était là, c'est là que fut assassiné par des petites frappes fascistes

l'un des plus grands cinéastes italiens, c'est banal et triste à mourir... Mais le film repart aussitôt dans une autre direction.

Bas les masques!

Jusqu'à ce jour, Nanni Moretti se dissimulait derrière ses doubles: Don Giulio dans *La messe est finie*, mais surtout Michele Apicella, comme dans cinq de ses films, un personnage un peu paranoïaque qu'il a décidé de larguer pour être enfin lui-même, sans fard, à l'écran. Comme plusieurs critiques l'ont déjà souligné, il y a du Woody Allen chez Moretti aimant Rome comme le premier aime New York et observant ses contemporains avec un regard décapant. Le nouveau «Giovanni Moretti» a ici une façon de dire les choses clairement, mais avec délicatesse, sans qu'il n'y paraisse, sur le cinéma, sur la société italienne vivant à côté de ses pompes qu'il juge indécente, friquée et grégaire, sur les médecins qui ne savent plus écouter... comme la plupart des gens qui ne savent plus voir. Incidemment, c'est en quelque sorte à une rééducation du regard que nous convie ce film, tout en suggérant un retour à la simplicité et à la sagesse. Comme le simple fait de boire un premier

verre d'eau le matin, en s'éveillant: en plus d'être devenu presque un privilège, voire un miracle renouvelé, nous rappelle-t-il, c'est bon pour la santé et ça vaut toutes les prescriptions des médecins. Comme le fait de renaître à la vie après avoir vaincu un cancer, ce qui a été le lot de Moretti au cours de ces dernières années. Preuve ultime que pour lui la vie et le cinéma ne font qu'un et que, tout en nous parlant des autres, il ne cesse de nous parler de lui-même. Trois volets donc qui, par delà leur apparente disparité, renvoient à la triple question de la santé morale, intellectuelle et physique. ■

1. De fait, cette coproduction Italie-France a coûté 27 millions de francs et nécessité, malgré son apparente simplicité, énormément de pellicule.

CARO DIARIO

Italie-France. Ré. et scé.: Nanni Moretti. Ph.: Giuseppe Lanci. Mont.: Mirco Garrone. Mus.: Nicola Piovani. Son: Franco Borni. Int.: Nanni Moretti, Renato Carpentieri, Antonio Neiwiller, Claudia Della Seta. 100 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.

Sortie prévue: 7 octobre.